

Elle se mit à trembler si fort, qu'Isidore, un peu interdit, s'efforça de la rassurer. — Mais je ris, dit-il. Par exemple, à propos de vampires, continua-t-il, toujours en plaisantant, il faut se défier des sonnambules. Ils peuvent très bien vous assassiner sans le savoir. Tu connais l'histoire de ce supérieur de couvent qui lisait un soir dans son lit, et qui vit entrer dans sa chambre un de ses religieux armé d'un grand couteau?...

— Oui. Le supérieur eut le temps de se jeter à bas du lit, et le religieux, après avoir soigneusement tâté la place, perça le matelas de trois coups à intervalles égaux, puis se retira, le visage épanoui.

— C'est bien cela, reprit Isidore, et le lendemain le religieux vint se confesser de l'horrible crime d'intention qu'il aurait commis dans un rêve suggéré sans doute par Satan. "Mon fils, lui dit le supérieur, vous ne vous en êtes pas tenu à l'intention." Et le digne homme, quelque repentir que le religieux manifestât du crime que le sonnambulisme lui avait fait commettre, ferma désormais la porte de sa chambre.

— As-tu fermé la nôtre? dit Albertine.

— Ma foi, je n'en sais rien. J'ai si peu l'habitude de m'enfermer ici.

— Ferme-la, je t'en prie.

— Tu as raison. Je ne suis plus un étudiant, mais un mari, et j'ai un trésor à garder.

En allant vers la porte, il aperçut sur la commode un long poignard algérien dans son fourreau d'argent ciselé. C'était un cadeau que lui avait fait un de ses anciens camarades, capitaine à l'armée d'Afrique, qu'il avait rencontré le jour même. La vue de cette arme lui causa une impression désagréable. Il pensa tout de suite, et sans se rendre compte d'une association d'idées pourtant assez naturelle, au grand couteau du religieux. Au même moment, sa femme, encore occupée de la conversation qu'ils avaient eue, lui dit: — Tu n'as jamais été sonnambule?

— Non, répondit Isidore. Pourtant, poursuivait-il je sais par moi-même que l'intensité du rêve peut porter à des actes non point imaginaires, mais très réels. Voici ce qui m'est arrivé. Nous couchions, un de mes camarades et moi, dans deux chambres qui n'étaient séparées que par une porte ouverte. Mon ami travaillait avec sa lampe allumée, et je m'étais endormi après avoir éteint la mienne.

— Je rêvai dans un long cauchemar que je tuais ma sœur. C'était insensé comme tous les rêves. J'avais perdu ma sœur lorsque j'étais enfant. L'effroi que je ressentis fut si fort que je me précipitai tout endormi hors de mon lit. Je voulais fuir la nuit et voir quelqu'un.

— Je me présentai au seuil de la chambre voisine, le visage si bouleversé, que mon camarade se leva malgré lui et recula de deux pas. Je ne restai qu'un instant d'ailleurs dans ce paroxysme du rêve; je te réveillai

aussitôt en poussant un grand soupir, et mon visage reprit son expression habituelle..."

Ce fut au tour d'Albertine de rire. — Comme celui du religieux, dit-elle.

— Oui, fit Isidore.

Cependant, tout en parlant, le jeune homme n'avait point quitté du regard le poignard algérien. La lumière de la veilleuse s'y attachait en paillettes et le grandissait par l'ombre projetée au-delà. L'attraction visuelle que cette arme exerçait sur lui devint insupportable. Il eut l'idée de la renfermer dans un tiroir de la commode, mais il eut peur de ce que sa femme pourrait penser: elle croirait peut-être qu'il craignait de devenir sonnambule et de se servir contre elle de ce poignard. Au fond, toute folle qu'elle fût, c'était bien cette pensée sinistre qui lui était venue. Il trouva plus simple de souffler la veilleuse: il ne verrait plus rien; mais Albertine le pria de n'en rien faire. — Tu m'as effrayé, moi aussi, avec tes histoires, dit-elle d'un ton ému, et si j'ai quelque mauvais rêve, je veux y voir clair en me réveillant.

— Alors, reprit Isidore, ne parlons plus de tout cela, car c'est absurde, et dormons.

Il ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir. Son sommeil très profond ne fut troublé par aucun rêve. Cependant, au moment où trois heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, il s'éveilla en proie à une indéfinissable émotion. Il écouta les trois coups, dont le dernier tinta lentement. La veilleuse s'était éteinte, et la plus grande obscurité remplissait la chambre.

Isidore, les narines dilatées, aspirait une odeur extraordinaire. Il se demandait ce que ce pouvait être lorsqu'il s'étonna de ne pas entendre la respiration de sa femme. Il étendit la main vers elle pour la toucher à la poitrine et retira sa main mouillée. D'un bond il s'élança du lit avec la soudaine pensée que cette odeur tiède et nauséabonde qui le poursuivait était celle du sang. Il alluma vite une bougie et revint. Il vit alors le grand poignard algérien planté droit debout dans le corps de sa femme.

La lame s'était enfoncée dans la plaie, mais la poignée d'argent étincelait. Une nappe de sang couvrait la poitrine; la tête apparaissait toute pâle, avec les cheveux noirs épars sur l'oreiller, avec les yeux ouverts et déjà fixes. Les bras étaient étendus et étaient rigides, les mains crispées. Ce spectacle si horrible ne devait point être réel...

Isidore se crut le jouet d'une illusion. Il se précipita vers la fenêtre et la brisa du poing. Le vent s'engouffra dans la chambre et éteignit la bougie. La nuit était toujours profondément noire et la pluie ne cessait de tomber. Le jeune homme resta, quelques minutes pressant des mains l'appui de la fenêtre, la sueur au front, les cheveux hérissés, le cœur palpitant. Il se mit bientôt à rire:

— Quel cauchemar! se dit-il.

Il voulut rallumer la bougie, mais il n'en vint point à bout. Il lui fallut pousser l'un